Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 20

Artikel: Le 25me anniversaire du Théâtre de Lausanne
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195541

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-quatrième année. N° 20. Samedi 16 mai 1896.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
Etranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le 25me anniversaire du Théâtre de Lausanne.

Le *Nouvelliste vaudois* de vendredi dernier faisait remarquer qu'il s'était écoulé un quart de siècle depuis l'inauguration du Théâtre de Lausanne, qui eut lieu le 10 mai 1871. A côté de détails très intéressants sur l'histoire du théâtre dans notre ville, ce journal rappelait en termes fort aimables, mais beaucoup trop flatteurs, le prologue en vers que nous fûmes chargé de faire pour cette inauguration.

A la suite de l'article du *Nouvelliste*, plusieurs abonnés et amis du *Conteur* nous ont engagé à reproduire ce prologue depuis longtemps oublié. Nous le voulons bien : l'ouvrage fait est toujours agréable. Mais nous ne nous faisons aucune illusion sur la valeur littéraire de cette petite composition de circonstance, dont le caractère est plus descriptif que poétique, et qui n'a guère d'intérêt pour la jeune génération. Le seul mérite de ces vers — si toutefois ils en ont — c'est de narrer d'une manière assez exacte ce qui s'est passé au sujet du Théâtre pendant la période des douze années qui s'écoulèrent depuis la fermeture de l'ancien théâtre de Martheray, au printemps de 1859, jusqu'à l'inauguration du nouveau. Jamais une pareille question ne passa par autant de vicissitudes et de fluctuations. C'est à n'y pas croire.

Que d'idées diverses, que d'emplacements proposés !... Les terrains Tavel, en St-Laurent, celui du jardinier Barraud, en Chauderon, la Grenette, le Manège de Martheray, l'emplacement de l'ancien Casino et une partie de la propriété de Beau-séjour, la promenade de Montbenon et d'autres projets encore furent étudiés, discutés et abandonnés successivement.

Un certain temps s'écoula, puis, tout à coup, l'attention fut attirée de nouveau sur la question du théâtre par l'idée bizarre d'édifier, du même coup, sur le même emplacement, l'hôtel des postes et le théâtre. Ce dernier aurait été installé à l'endroit occupé par le sous-sol et les remises de la poste actuelle.

Vous voyez cela d'ici !

On ne tarda pas à constater que la réalisation d'un pareil projet était impossible, et qu'il n'avait été lancé que dans l'espoir de faire plus favorablement accueillir l'idée de la construction d'un hôtel des postes en cet endroit, chaudement patronnée par un membre influent de l'administration communale : L'un fera passer l'autre, pensait-on.

Enfin, grâce à la persévérance et aux efforts de la *Société philharmonique*, grâce surtout à la bonne volonté de quelques personnes bien placées, une Société anonyme se constitua en vue de la construction d'un théâtre.

La nouvelle route de la gare venait d'être livrée à la circulation, et l'emplacement de Georgette appela tout naturellement l'attention des promoteurs de l'entreprise. Des plans furent élaborés, les Statuts de la Société ratifiés par l'Etat, et une convention passée avec la Commune de Lausanne. Celle-ci accordait à la Société la jouissance gratuite du terrain, pendant 50 ans, et prenait pour 100,000 fr. d'actions de seconde classe. En quelques jours, le public souscrivit pour 300,000 francs. Toutes les difficultés étaient vaincues, les obstacles renversés !

Les travaux sur le terrain commencèrent en avril 1869, d'après les plans de l'architecte Verrey, qui avait été visiter préalablement le mode et le genre de construction des théâtres de Strasbourg, Haguenau, Mulhouse, Mannheim, Baden-Baden, Darmstadt, etc.

A l'origine, le Comité de la Société du Théâtre se composait de MM. de Loys, président, Auberjonois, Charrière de Sévery, Jouvet, Francillon, Philippe Ogay. Les délégués de la Municipalité étaient MM. Chautems, Grand, colonel, Vallotton, Jaques.

* * *

La soirée d'inauguration fut une véritable fête. Les abords du Casino-Théâtre offraient une animation extraordinaire. On se serait cru dans une grande ville. Les équipages, les dames en riches toilettes et en *sorties de bal* affluaient.

La salle fut bientôt envahie. Et quand le lustre donna toute sa lumière, quand l'Orchestre fit entendre ses accords, les dames parurent plus belles encore, encadrées qu'elles étaient par les tentures, les guirlandes et les moulures dorées de la salle.

On se figurera facilement l'émotion et les transes par lesquelles passa votre serviteur lorsque, son prologue à la main, il vit le rideau se lever sur cette salle éblouissante, littéralement bondée, et où l'on était tout yeux, tout oreilles !...

Il est vrai que quelques minutes auparavant, M. Auberjonois avait eu l'aimable précaution de nous apporter lui-même un grand verre de vin.

Et cependant jamais grand verre ne nous parut plus petit.

* * *

Après ce prologue qu'on trouvera plus loin, changement de décor à vue. Sur un trône verdoyant, entouré de tentures rouges, apparaît la statue de l'*Helvétie*, représentée par un jeune homme de notre ville. Au pied du trône s'étagent, rangés sur plusieurs lignes, les écussons des 22 cantons. Un décor approprié à la circonstance entoure la statue. *L'Orchestre*, composé de plus de 30 exécutants, joue le *Rufst du mein Vaterland*, puis le trône disparaît dans les profondeurs du théâtre.

* * *

Nouveau changement à vue. La scène représente à l'arrière-plan, une chaîne de montagnes. Au second plan, de magnifiques ombrages sous la verdure desquels apparaît, au milieu d'un bouquet de fleurs, un jet d'eau en pleine activité. Des rayons de lumière électrique se jouent dans la colonne liquide et lui donnent les couleurs du prisme.

Tout à coup, l'orchestre fait entendre une mélodieuse symphonie, et de chaque côté du jet d'eau apparaissent huit couples de danseurs en costumes ravissants : les jeunes garçons vêtus de pantalons de velours noir agrémentés de rubans rouges ; les jeunes filles en robes blanches, parsemées de bouquets de roses. Le ballet qu'ils exécutent est si gracieux, si charmant, que toute la salle éclate en bravos, en applaudissements enthousiastes.

Le succès de cette partie de la représentation était dû à M. Henri Gerber, qui reçut de toutes parts les plus vives félicitations.

Au ballet succédèrent des scènes de Molière interprêtées avec beaucoup d'humeur par des étudiants, puis diverses sociétés chorales, le *Frohsinn*, l'*Union Chorale*, l'*Harmonie* et la *Nouvelle Zofingue* chantèrent le chœur : *Libre Helvétie*.

* * *

La seconde partie de la soirée fut remplie par la représentation du *Barbier de Séville* que la troupe de Genève nous donna avec ses meilleurs artistes. *Genevois*, cet excellent ténor, s'acquitta magistralement de son rôle. Rosine trouva en Mlle *Règnault* une interprête faisant valoir avec beaucoup de bonheur toutes les ressources de cet opéra si plein d'attrait et de grâce. *Guillemot*, *Courtois* et *Marchal* recueillirent aussi des applaudissements mérités.

* * *

Cela dit, une petite rectification. Ceux de nos confrères de la presse qui, à l'occasion du 25me anniversaire de l'inauguration de notre Casino-Théâtre, ont dit que l'ancien théâtre de Martheray existait déjà lorsque Voltaire était à Lausanne ont commis une erreur. Voltaire, qui mourut en 1778, passa trois hivers à Lausanne, ceux de 1756, 1757 et 1758. Il fit d'abord jouer ses pièces à Montriond, puis, plus tard, à Monrepos, chez M. de Langalerie.

C'est seulement vers 1804 que le nommé Abram Duplex commença la construction d'un bâtiment, en Martheray, destiné à servir de salle de spectacle et de bal. Ce théâtre, alors désigné sous le nom de *Salle Duplex*, fut ouvert en novembre 1804. Après diverses transformations, il devint le Théâtre de Martheray, fermé en 1859, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

L'ouverture de la *Salle Duplex* eut donc lieu 45 ans après le séjour de Voltaire à Lausanne et 25 ans après sa mort.

* * *

Prologue

LU A LA SOIRÉE D'INAUGURATION DU THÉATRE DE LAUSANNE, LE 10 MAI 1871.

Lorsque tout pénétré de l'étude profonde
Qui devait, sans tarder, lui révéler un monde,
Colomb, sur l'océan, pensif et soucieux,
Cherchait à l'horizon le but cher à ses vœux,
Ses compagnons lassés d'une trop longue attente
Prirent tous en horreur leur demeure flottante ;
Chez eux se fit entendre une sourde rumeur ;
Et penchés sur le bord, le front triste et rêveur,
Ils doutaient du succès chaque jour davantage ;
Et chaque jour Colomb relevait leur courage,
Affirmant que bientôt un heureux lendemain
Viendrait leur annoncer le terme du chemin.
Mais sans cesse leurrés d'une espérance vaine,
De désillusions leur coupe était si pleine
Que le navigateur leur promettant un port
Fit, pour les rassurer, un inutile effort :

Ils ne l'écoutaient plus... Soudain d'une voix claire,
Perché sur le grand mât, le mousse cria : terre !!
Et sur les bords promis, ardemment attendus,
Tous les regards, longtemps, demeurent suspendus.
Alors dans tous les cœurs éclate l'allégresse;
Partout des cris de joie, une indicible ivresse.

Cet épisode a dû, sans doute, mainte fois
Revenir à l'esprit de nombreux Lausannois;
Depuis douze ans privés par le sort opiniâtre
Du séduisant plaisir de jouir d'un théâtre,
Nous ressemblâmes fort aux pauvres matelots
Livrés avec Colomb aux caprices des flots.
Que de fois d'un théâtre on nous fit voir l'image
Et que de fois trompés par un flatteur mirage;
Que de projets divers et savamment conçus,
Que de beaux plans détruits et que d'espoirs déçus!
. . . . . .
La patience, à tous, devenait trop amère;
Nous ne le vîmes plus que comme une chimère;
Nul n'y voulait plus croire, et, de guerre lassés,
Nous mîmes ces projets au rang des trépassés.
Bercés sur l'océan des légères promesses,
Nous n'osions plus du sort attendre les largesses,
Et nous allions léguer nos plans à nos neveux,
Espérant qu'en leurs mains ils seraient plus heureux,
Quand, de nouveaux Colomb que nul revers n'accable,
Et dont le dévoûment se montre infatigable
Nous crièrent : Victoire !... et ces lieux enchantés
Jetèrent sur nos fronts de joyeuses clartés!
Lorsqu'on n'espère, plus que la surprise est belle!
Après le triste hiver, vient la saison nouvelle;
Et chacun peut, ce soir, aisément s'assurer
Qu'il ne faut, ici-bas, jamais désespérer.
Pour mieux apprécier ce charmant édifice,
De quelques souvenirs permettez-moi l'esquisse,
Et l'historique vrai, rapidement tracé,
Du théâtre, chez nous, dès le siècle passé.

Remontons même au temps où l'illustre Voltaire
Vint chercher à Lausanne un repos salutaire,
Un asile de paix, près des bords si vantés
Que sa muse a, plus tard, éloquemment chantés.
Le grand homme eut bientôt un brillant entourage
Empressé de lui rendre un sympathique hommage;
Artistes et savants, poètes, prosateurs,
Fondèrent un théâtre où de gais amateurs
Jouaient avec talent les chefs-d'œuvre du maître,
Qu'au même instant Paris applaudissait peut-être.
Pour ces délassements, tout ce monde dispos,
Se donnait rendez-vous, le soir, à Mon-Repos.
Le Mon-Repos d'alors, de modeste apparence,
Leur offrait un local construit sans élégance;
Tout fut fait simplement, tout fut improvisé;
D'ornements, de décors nul n'avait abusé.
Au plus grand bâtiment s'appuyait une grange,
Et, — le fait, aujourd'hui, paraîtra fort étrange —
Sur un simple fenil, se plaçaient les acteurs.
Dans la maison du maître étaient les spectateurs.
Et c'est là cependant que l'on joua Zaïre.
Aussi, quand l'auteur même en son rôle eut à dire:
« En quels lieux sommes-nous ? Guidez mes faibles [yeux. »
— « Seigneur ! c'est le grenier du maître de ces lieux »,
Répondit une voix s'élevant du parterre.
Jamais un mot plaisant n'amusa tant Voltaire.

Au culte des beaux-arts, à d'innocents plaisirs
Notre monde élégant consacrait ses loisirs;
Et souvent réuni près de la cathédrale,
Où des grands marronniers la verdure s'étale,
Il dansait une ronde, et puis, tout à côté,
Le pauvre travailleur partageait sa gaîté.
Un soir, dansait aussi le bailli de Lausanne.
Entre son fils et lui vint une paysanne
Qui, dans un vieux refrain, chanta d'un joyeux ton:
« D'une main je tiens l'âne et de l'autre l'ânon. »

Cet aimable côté des mœurs de notre ville,
Pour l'agrément de tous, eut un succès fertile;
On cultiva les arts, on les encouragea;
Il se fit un élan que chacun partagea;
Et l'on vit se combler une grande lacune:
Comprenant qu'un théâtre était chose opportune,
Au bas de Martheray, Duplex fonda le sien,
Dont il fut bien longtemps le fidèle soutien.
Son œuvre eut, à peu près, soixante ans d'existence;
C'est l'âge où l'on rencontre assez d'indifférence,
Où des premiers succès, bien loin dans le passé,
Le prestige est déjà fortement effacé.
On fit au vieux local mainte et mainte chicane:
Il ne pouvait suffire aux besoins de Lausanne;
Par un homme de l'art, plusieurs fois visité,
On prouva qu'il allait tomber de vétusté;
Et son plafond devint un sujet d'épouvante
Suspendant sur nos fronts une mort imminente.
La charpente cédait, et faisait, par moments,
Entendre, assurait-on, d'horribles craquements;
L'éclairage n'offrait aucune garantie
Contre tous les dangers d'un funeste incendie;
Le plancher s'entr'ouvrait, le mur était fendu,
Et d'y remédier l'espoir était perdu.
On le ferma, disant que la cité nouvelle
Exigeait un local plus vaste et digne d'elle,
Que si l'on agissait avec tant de rigueur
C'était pour éviter un désastreux malheur.
. . . . . .
Puis le temps s'écoula dans une longue attente.
Le théâtre promis fut une œuvre bien lente!
Huit ans étaient comptés, puis des mois, puis des [jours..
« On désespère alors qu'on espère toujours. »
Tous se plaignaient; plusieurs disaient avoir appris
Que la mort du théâtre était un parti pris.
Mais, chut !... pas de murmure ! un projet se présente.
Tout ira pour le mieux, l'idée est excellente:
Au bout du Pont-Pichard, le grand jardin Tavel,
En tous points va répondre à notre long appel.
Un comité se forme, et déjà l'architecte
Convoite le terrain, le mesure et l'inspecte...
La chose allait de soi; municipalité,
Amateurs, gens de goût, toute l'édilité
Voulait enfin combler le déplorable vide
Qui devenait chez nous de plus en plus aride.
Mais jamais les projets ne furent assez mûrs
Pour que de l'édifice on élevât des murs.
De nos illusions se vida l'escarcelle;
Le terrain fut vendu parcelle après parcelle !...
Nous n'avions cependant pas encore le sujet
De tant récriminer, car un nouveau projet
Devait tout réparer; une main bienfaitrice
Allait de l'entreprise être la protectrice.
Au bureau de la Poste il fallait un terrain,
Mais à l'enfant à naître on cherchait un parrain.
La question du théâtre encore toute brûlante
S'y prêta volontiers, toujours très complaisante;
On feignit lui porter le plus vif intérêt,
En lui persuadant que pour elle on ferait
Les plus puissants efforts; l'œuvre serait commune
Et c'était, pour les deux, une bonne fortune.
Mais quand l'enfant fut grand, et que seul il courut,
Le parrain délaissé s'alanguit et mourut !...

Oh ! je l'avoue ici, je n'ai pas le courage
De suivre ces projets dans un pélerinage
Où chacun d'eux prenait un prestige nouveau.
M'accompagneriez-vous vers le jardin Barraud ?...
Reçus très froidement, sans tambour ni trompette,
Il faudrait rebrousser jusque sous la Grenette
Qui devait, de grand cœur, nous prêter ses pilliers.
De là, par le plus court, prenant les escaliers,
Vous auriez, avec moi, l'insigne privilège
D'aller en Martheray visiter le manége,
Car cet endroit aussi, comme les précédents,
Nous mit, vous le savez, quelques mois sur les dents.
Et puis, redescendant par une douce pente,
Nous irions méditer cette étude importante
Qui voulait nous placer, par un habile tour,
Un pied sur la commune et l'autre à Beau-Séjour.
Je devrais vous conduire à notre Hôtel-de-ville
Dans le but d'admirer et relire entre mille
Les discours éloquents du Conseil communal,
Ceux des municipaux, tout le procès-verbal.
Mais je crois, en ces temps, la chose inopportune
Ne voulant point ici proclamer la *Commune* (1).
Pardonnez, j'oubliais les plans de Montbenon.
Furent-ils plus heureux, mieux goûtés ? hélas, non;
A de fâcheux esprits, ils furent tous en butte,
Et tous ont succombé tristement dans la lutte.

Lorsqu'au petit enfant on apprend à marcher,
On lui montre un joujou pour le faire approcher;
Il avance d'un pas, puis quand sa main tremblante
Croit déjà posséder l'appât qu'on lui présente,
La mère, en souriant, recule quelque peu,
Prolonge l'exercice à cet utile jeu,
Et met toujours l'objet à la même distance
Pour attirer l'enfant, qui toujours recommence.
. . . . . .
Du joujou, n'est-ce pas, vous connaissez le nom ?
De jouer au bébé nous eûmes le renom.

« Pourquoi, » nous disait-on, « par de simples caprices,
Rechercher des plaisirs énervants et factices,
Qui sont pour bien des cœurs un dangereux écueil ?
Le théâtre n'est plus, faites-en votre deuil.
Notre théâtre, à nous, c'est la belle nature,
C'est le lac argenté dont la nappe est si pure,
Des fertiles guérêts le verdoyant tapis
Et des champs cultivés les ondoyants épis. »
L'argument est fort beau; mais quand l'hiver s'avance
Le ciel a moins d'azur, il perd sa transparence,
Et les âpres frimas, qui de près l'ont suivi,
Pour nous envelopper accourent à l'envi.
Adieu les prés, les bois, les ruisseaux, les cascades,
Les courses sur les monts, les longues promenades,
Nous rentrons dans nos murs et cherchons vainement
Quelque distraction, quelque délassement.
L'hiver on entendait toujours la même plainte,
D'une sombre langueur Lausanne était atteinte;
L'étranger, au *Grand Pont*, déposait ses effets,
D'un succulent dîner savourait les bienfaits,
Puis de notre théâtre il demandait l'affiche,
Trouvant que dans l'hôtel on en était fort chiche.
Et par un gros portier souriant et poli,
Il apprenait, hélas, qu'il était démoli !...
Le voyageur bâillant : « De moi l'ennui s'empare;
Garçons, faites porter mes colis à la gare. »
Et le maître d'hôtel, voyant partir ses gens,
Sonnait tous ses valets soumis et diligents:
« Quand quelqu'un, disait-il d'un ton acariâtre,
Vous demande, le soir, ce qu'on joue au théâtre,
Ne vous montrez donc pas ingénus à ce point
De répondre toujours que nous n'en avons point!
Soignez mes intérêts ou morbleu je me fâche;
Répondez, s'il vous plait, ce simple mot: Relâche ! »

Cependant existait une société
Dont le nom dans ces vers n'est pas encor cité.
Vous vous souvenez tous de la *Philharmonique*,
Qui répandit chez nous le goût de la musique,
Et dont les beaux concerts eurent un tel succès
Que tous les amateurs en recherchaient l'accès.
Cette société, comprise, encouragée,
Se vit de jour en jour vivement engagée
A créer à Lausanne un modeste local
Qui servît pour concerts, pour spectacle et pour bal.
A ce louable but rien ne peut la soustraire,
Rien ne put arrêter son zèlé secrétaire.
De dévoués amis se voyant assisté,
Il convoqua bientôt un nouveau comité,
Et l'œuvre soutenue avec munificence
S'illumina dès lors d'un rayon d'espérance !...

En Georgette, un terrain doucement incliné
Fut, par notre commune, au théâtre donné.
Cette mère au cœur d'or, cette mère chérie
S'était, sur nos revers, un moment attendrie;
Et quand elle eut payé largement son tribut
Nous touchâmes alors facilement au but.
On vit, chez un banquier, les souscripteurs en foule;
C'était procession, c'était le flot qui roule.
Puis enfin, l'an dernier, élégant, radieux,
L'édifice apparut, étonnant tous les yeux!
Quel merveilleux hasard, et quelle cause étrange
Venait à tant d'ennuis donner ainsi le change ?
Chacun crut, cette fois, au monde renversé.
Qu'était-il survenu ? Que s'était-il passé ?
Nous fûmes tous plongés dans un sombre mutisme,
Attendant chaque jour quelque grand cataclisme.
. . . . . .
Mais aussi l'an septante eut peu de précédents;
Le soleil brûla tout de ses rayons ardents:
Il attrista le sol, il jaunit les prairies;
Les champs furent flétris et les sources taries.
Et la guerre joignit à ces calamités
Le cortège sanglant de ses atrocités !...

Oui, malgré les revers dont j'ai donné la liste,
Tout frais et rayonnant notre théâtre existe.
Nous allons, à présent qu'il a pris son essor,
Graver sur le fronton ces mots en lettres d'or:
A me voir élever, nul n'osait plus prétendre,
Oubliant qu'à Lausanne il faut savoir attendre.
. . . . . .
De notre jeune enfant, soyons dès aujourd'hui
Le protecteur sincère et le constant appui.
A ce temple du goût et de l'art dramatique,
Donnons tous un salut franchement sympathique;
Ne le négligeons point, car nos soins endormis
Donneraient gain de cause à tous ses ennemis !
N'y tolérons jamais cette littérature
Qui d'un monde blasé nous offre la peinture;
Avec cet élément, le théâtre est un mal.
Un programme choisi peut le rendre moral.
Qu'aux institutions dont la patrie est fière
Tout concoure à donner un noble caractère;
Que tout reflète ici les vertus, le devoir,
Sans lesquels rien de grand ne peut vivre et s'asseoir;
Et puisse l'étranger que notre sol attire,
Puissent tous nos voisins être forcés de dire:
« Si ce peuple a la paix et la prospérité
» C'est qu'il a sagement compris la liberté ! » L. M.

(1) Allusion aux événements de Paris.